

Rencontres avec Lénine

Général M. Bontch-Brouévitch

Source: *Général Bontch-Brouévitch, L'Heure du choix, Éditions de Moscou, 1966, pp. 292-295 et 298-299.*

Dans le square de l'ancien Institut [*Smolny*], un encombrement inextricable : sous des tilleuls dénudés, des cuisines roulantes, des autos blindées, des carrioles de munitions, des gardes rouges en pelisses courtes, en pardessus élimés d'ouvriers, en espèce de caracos, en vieilles capotes râpées, bref, chacun se couvrait comme il le pouvait... Des brasiers ardents, des torches fumantes que beaucoup avaient apportées de leurs usines. On eût dit un campement armé ou une foule en effervescence à la veille d'un assaut...

L'ordre de nous laisser passer était déjà donné ; nous suivîmes un matelot plein de cran qui était venu nous chercher. Nous montâmes rapidement l'escalier de Smolny où s'écrasait une foule en armes. On se retournait avec étonnement sur notre passage ; nous étions sans épaulettes, mais la coupe différente de nos capotes et la façon particulière de nos casquettes, nos cheveux gris de généraux et même notre démarche attestaient que nous étions des gens d'une autre classe et d'un autre état que ceux qui, avec leurs fusils pris sur l'ennemi et leurs cartouchières toutes neuves pendant négligemment à la ceinture, nous suivaient longuement du regard en se demandant qui nous étions : des saboteurs arrêtés ou des « *spetz* » (spécialistes) militaires convoqués à Smolny pour une raison quelconque.

Notre guide jouait énergiquement des coudes en appuyant ses gestes déjà éloquents par des mots poivrés de marins. Le caban largement ouvert, les rubans de sa casquette sans visière tombant sur une puissante poitrine nue malgré les grands froids, des grenades fourrées négligemment à la ceinture, il incarnait cette intrépide flibuste de la Baltique qui avait déjà fait tant de choses pour la révolution au cours de l'été et de l'automne 1917.

— Nous voilà arrivés, camarades généraux, dit-il s'arrêtant devant une porte d'aspect ordinaire et il poussa un soupir de soulagement.

Et moi de saisir brusquement combien il avait fallu d'énergie farouche et de décision à ce costaud pour nous faire traverser ce torrent d'hommes bouillonnant dans Smolny. A peine eus-je eu le temps de remarquer le numéro 75 sur la porte qu'il l'ouvrit d'un geste engageant et je vis mon frère ^[1] qui, tout joyeux, venait à ma rencontre.

— On vous attend avec impatience, toi et tes collègues, me dit-il en me donnant l'accolade, et, sans nous laisser reprendre haleine, il nous conduisit rapidement dans une petite pièce dont tout l'ameublement était composé d'une petite table de bois blanc et d'un méchant tabouret près de la porte d'entrée destiné visiblement au fonctionnaire.

Une carte à l'échelle de dix verstes comprenant Petrograd, le Golfe de Finlande, Narva, le lac Peïpous et les endroits situés au sud de cette région était étalée sur cette table. Je pus remarquer tout cela pendant que mon frère, nous laissant seuls, disparaissait par une autre porte.

[1] Le frère du général Bontch-Brouévitch n'était autre que le vieux militant bolchevique [Vladimir Bontch-Brouévitch](#), à ce moment-là Chef des services administratif du Conseil des Commissaires du peuple.

Quelques instants s'écoulèrent, cette porte s'ouvrit brusquement et plusieurs hommes entrèrent dans la pièce. Ils avaient cet aspect caractéristique qu'on pouvait observer avant la révolution chez les révolutionnaires de profession : visages marqués par la fatigue, tenue négligée, simplicité et aisance des manières...

Le premier qui entra était un homme trapu, de petite taille, au front énorme agrandi par la calvitie, aux yeux très vifs, et portant une barbiche et une moustache brunes tirant sur le roux. Modeste veston, peut-être même retourné, cravate à pois blancs, chaussures usées, mains très agiles dont les doigts semblaient n'attendre que le moment propice pour passer dans les entournures du gilet, tout cela m'aida à reconnaître Vladimir Ilitch Lénine. Mon frère me l'avait décrit à plusieurs reprises et me l'avait montré en photos.

Lénine était suivi de [Sverdlov](#) qui cachait ses beaux yeux derrière les verres de son lorgnon, il portait son éternelle veste de cuir râpée ; et d'un autre militant que je ne connaissais pas : grand, maigre, vêtu de la vareuse de drap que portaient les soldats, et d'un pantalon large, mal coupé, il avait une vague ressemblance avec Don Quichotte. C'était [Podvoïski](#) dont j'avais déjà entendu dire qu'il était membre du collègue pour l'organisation de l'Armée Rouge.

Je serrai la main que Lénine me tendit hâtivement et je lui présentai mes compagnons. Vladimir Ilitch avait l'air pressé et je dus expédier cette cérémonie de présentation des principaux collaborateurs de mon état-major au chef du gouvernement soviétique avec la promptitude qui distinguait à cette heure tardive tous les gestes et la manière de parler de Lénine.

Au risque de nous paraître impoli, bien que, comme je pus m'en assurer par la suite, il fut d'une rare politesse, Vladimir Ilitch s'approcha de la carte étalée sur la table et nous annonça presque en précipitant les mots que les Allemands attaquaient Narva, et que certaines de leurs unités de cavalerie avaient paru devant Gatchina ^[2].

— C'est à vous et à vos camarades de songer aux mesures à prendre pour la défense de Petrograd. Nous n'avons pas d'armée. Aucune, fit-il en soulignant de la voix. Les ouvriers de Petrograd doivent remplacer la force armée.

— Je ne crois pas, camarade Lénine, que Narva puisse être attaquée par d'importantes forces allemandes, dis-je.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? Demanda Lénine, levant sur moi ses yeux pénétrants.

— Il suffit d'un simple calcul. Il y a longtemps que la plus grande partie de leurs divisions a été transférée sur le théâtre occidental de la guerre. Mais même les forces peu importantes dont le commandement allemand dispose dans les régions proches de la capitale ne peuvent être transférées aussi rapidement vers Narva et Pskov. Par conséquent, cette offensive est entreprise compte tenu de l'absence de toute résistance et est menée par des forces insignifiantes.

— Je suis entièrement d'accord avec vous. Nous considérons l'attaque allemande exactement de la même façon, c'est pourquoi nous nous apprêtons à leur infliger une riposte faite seulement par les ouvriers, dit Lénine, puis, il s'excusa de n'avoir plus le temps et s'en alla.

Mon frère qui assistait à la conversation, nous conduisit dans la pièce « 76 » et nous proposa de nous y installer et de nous occuper de la mise au point des mesures offensives nécessaires. [...]

Le 23 février, dans la journée, je revis Lénine. Il me reçut dans son bureau, une pièce modestement meublée, à Smolny, bien connue maintenant par des millions de travailleurs.

[2] Après l'échec des pourparlers de Brest-Litovsk, l'armée allemande avait repris l'offensive le 18 février 1918.

Je fis savoir à Vladimir Ilitch que les groupes de reconnaissance ainsi que les détachements d'appui partaient déjà. Il est possible que mon rapport fût truffé de termes militaires tels que « *compte rendu urgent* », « *bulletin d'opération* », « *contact avec l'adversaire* » ou « *reconnaissance offensive* ».

— Tout cela est fort bien, m'approuva Lénine et, brusquement, il sourit malicieusement : Vous avez beau dire, mais votre art militaire ressemble beaucoup à un sacerdoce.

— Excusez-moi, Vladimir Ilitch, répliquai-je blessé. L'art militaire est aussi précis que n'importe quelle science. En tout cas chez nous, en Russie, nous disposons d'une théorie parfaitement mise au point. Notamment, Vladimir Ilitch, dans le domaine de la stratégie, poursuivis-je avec chaleur, nous possédons un spécialiste incomparable, le général Léer, et pour la tactique, le général Dragomirov. Enfin, Milioutine nous a fourni de brillants échantillons de ce qui concerne l'organisation des troupes.

— Voyons, je ne nie pas l'importance de la science militaire, dit Lénine reprenant son sérieux, mais en vérité, moi je me suis surtout occupé de questions économiques.

Il me demanda ce qu'avait écrit Léer. Je lui parlai en termes enthousiastes de sa « *Stratégie* » en trois volumes, et Vladimir Ilitch me dit, l'air intéressé, qu'il prendrait connaissance de cet ouvrage. Il tint parole. Mon frère me dit qu'il avait demandé à un de ses collaborateurs de lui procurer le manuel de Léer.

Lénine, comme je pus m'en rendre compte plus tard, se débrouillait parfaitement dans les questions militaires, notamment dans le caractère et les circonstances de la participation de la Russie à la première guerre mondiale. Il était facile et agréable de travailler avec lui. Il savait écouter comme pas un et le faisait de manière à vous aiguillonner.

Moi, par exemple, je me sentais soulevé par un élan après chacun de mes rapports indépendamment de ce qu'il avait accepté ou repoussé parmi mes suggestions. Cette qualité se révélait surtout dans l'attention concentrée qu'il accordait à vos paroles, la profonde compréhension de l'objet de la conversation, dans toute cette ambiance d'indicible simplicité, de camaraderie et de respect pour quiconque travaillait avec lui.